



Babel ou le langage en exil : Chronique des années égarées de Serge Moscovici

Muriel Molinié

► To cite this version:

Muriel Molinié. Babel ou le langage en exil : Chronique des années égarées de Serge Moscovici. V. Houdart - Mérot. Ecritures babéliennes, Peter Lang, 2006, Ecritures babéliennes. hal-01474581v1

HAL Id: hal-01474581

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01474581v1>

Submitted on 22 Feb 2017 (v1), last revised 9 Jun 2020 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié dans V. Houdart-Mérot (dir.) « Ecritures babéliennes » Peter Lang, 2006

Babel ou le langage en exil : *Chronique des années égarées* de Serge Moscovici

Muriel MOLINIE, Université de Cergy-Pontoise, CRTH et DILTEC

La *Chronique des années égarées*¹ a été rédigée entre 1978 et 1995 c'est-à-dire environ quarante ans après les événements relatés tout au long de ces 567 pages. Une « chronique » est « le recueil de faits historiques rapportés dans l'ordre de leur succession » (Petit Robert). Dans celle-ci, l'auteur instaure deux chronologies : la succession précisément datée des moments de l'écriture (entre le 3 septembre 1978 à Jérusalem et le 15 mai 1995 à Paris) et la succession moins précisément datée des faits relatés : depuis son enfance en Roumanie, en Bessarabie, au début des années 30, jusqu'à 1948, (il a alors 23 ans) et la première nuit passée dans les rues de Paris. L'extrait qui fera l'objet de notre étude² fait partie du dernier chapitre intitulé « A Paris ! A Paris ! », daté du « 11 avril 1995 » et relate des événements remontant à l'année 1947. Cette année-là, Serge Moscovici quitte Bucarest, la Roumanie et se met en route vers Paris.

Nous verrons que dans ce texte, le mythe de Babel fonctionne comme figure de l'errance à laquelle est voué l'individu égaré dans un *noman's land* peuplé de *noman's language*. Le renversement de Babel signifie la victoire remportée sur le langage de l'exil une victoire qui s'avère indissociable de la naissance de l'écrivain francophone, à dimension internationale que deviendra, à Paris, Serge Moscovici. J'aborderai donc ce texte dans la perspective de la théorie narrative ouverte par Paul Ricoeur³. Le concept d'identité narrative est en effet particulièrement pertinent pour caractériser le projet d'écriture qui sous-tend cette chronique de l'exil. En effet, Babel signifie ici l'exil hors d'une langue à soi et l'écriture narrative fait de cet exil le matériau même de l'histoire racontée. En d'autres termes, si l'exil faisait partie de la vie vécue en 1947, il est désormais reconfiguré dans la *Chronique* parue en 1997 (Serge Moscovici a alors environ 70 ans). L'expérience de l'exil est mise en intrigue dans l'extrait choisi, structuré autour de la décision de renoncer à l'usage de la langue maternelle. Ce texte met donc en lumière la thèse ricoeurienne selon laquelle l'identité narrative se révèle dans la dialectique entre *idem* et *ipse*. Rappelons que la mise en intrigue, en tant que modèle de connexion entre événements, permet d'intégrer à la permanence dans le temps la diversité, la variabilité, la discontinuité, l'instabilité à la fois de l'action et du personnage. La mise en intrigue engendre une dialectique du personnage : nous verrons qu'à l'identité d'exilé plurilingue, ballotté d'un idiome à un autre, se substitue une ipseité d'intellectuel utilisant son répertoire plurilingue selon des fins parfaitement maîtrisées, dans le cadre d'une science humaine métisse, à construire sur le plan international : la psychologie sociale.

La quête du héros : devenir un sujet de langage

Toute histoire racontée mobilise des personnages impliqués dans des événements organisés dans le successif. Mais on ne parlera de séquence narrative⁴ que lorsque cette organisation est sous-tendue par un processus de mise en intrigue. Ce processus consiste à sélectionner et arranger les événements de manière telle qu'ils forment un tout, une histoire, une action complète, ayant un début, un milieu et une fin. Ce tout est dynamique : à partir d'un état initial équilibré, une tension est créée, qui déclenche une ou plusieurs transformations, à l'issue desquelles un nouvel état d'équilibre est obtenu. Ce tout est également producteur de causalité ; à l'ordre chronologique des événements se superpose un ordre interprétatif qui fournit des causes et/ou des raisons aux divers éléments constitutifs de l'histoire. Cette dimension interprétative confère à la séquence narrative cette fonction de reconfiguration des actions humaines postulée par P. Ricoeur.

¹ Serge Moscovici, *Chronique des années égarées : récit autobiographique*, Stock, 1997.

² *Ibidem*, ps 534-539

³ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.

⁴ Jean-Pierre BRONCKART, *Activité langagière, Texte et Discours, Pour un interactionnisme socio-discursif*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1996..

Sur les sept phases majeures de la séquence narrative, deux phases relèvent d'une prise de position du narrateur à l'égard de l'histoire narrée. Il s'agit de la phase d'évaluation dans laquelle est proposé un commentaire relatif au déroulement de l'histoire et de la phase de morale dans laquelle est explicitée la signification globale attribuée à l'histoire (elle peut apparaître en début ou en fin de séquence).

Notre extrait est introduit par une « phase d'évaluation » dans laquelle le narrateur explique la difficulté qu'il éprouve à ce moment-là, pour résoudre le problème suivant : comment commencer une nouvelle vie si l'on ne peut plus parler, écrire, travailler dans sa langue maternelle ?

Depuis Nonantola cependant, je sentais grandir en moi une profonde inquiétude, à mesure que me reprenait l'envie d'étudier, de lire, d'écrire. Je me dois d'être précis. L'inquiétude tenait à bien des choses, mais d'abord à la langue. Quelle impasse, de ne pouvoir utiliser la sienne quand on commence une nouvelle vie. Cette vérité apparut de façon si soudaine à Stefan Zweig lorsqu'il dut s'exiler à Londres. Il note dans son Journal : « Voilà ce qui me pèse le plus, être prisonnier d'une langue dont je ne peux me servir ». On perd en même temps sa liberté et son foyer spirituel, parce qu'on n'habite jamais une autre langue comme la sienne. Il est courant de dire qu'on s'accommode de tout, même de cela. Eh bien, ce n'est pas sûr. (p. 534)

Ce commentaire expose le dilemme qui se joue ici et le défi qu'il va falloir relever : alors que le jeune Moscovici est repris par l'envie d'écrire et envisage de commencer une nouvelle vie à Paris étayée sur ce désir, il se retrouve dans l'impasse de sa langue maternelle. Car si celle-ci lui a jusqu'ici, permis de se développer sur le plan psycho-social, elle n'est plus adaptée à son désir d'évolution et de production intellectuelles. Pour atteindre son objectif : commencer une nouvelle vie, il faudra donc qu'il puisse habiter une autre langue comme il a habité la sienne pendant une vingtaine d'années, c'est-à-dire comme une base solide vers la diversité.

Cette première phase (dite, d'évaluation) est suivie des cinq phases canoniques que sont : la situation initiale (d'exposition ou d'orientation) dans laquelle un état des choses est présenté, état qui peut être considéré comme « équilibré », non en soi, mais dans la mesure où la suite de l'histoire va y introduire une perturbation ; la phase de complication (déclenchement, transformation) qui introduit cette perturbation et crée une tension ; la phase d'actions : qui rassemble les événements qui déclenche la perturbation ; la phase de résolution (de re-transformation) qui introduit les événements débouchant sur une réduction effective de la tension et enfin, la phase de situation finale : qui explicite le nouvel état d'équilibre obtenu par cette résolution.

La « situation initiale » : une langue ouverte à tous les vents

La « situation initiale » englobe l'ensemble de la vie du narrateur qui a précédé l'épisode italien. Celui-ci viendra donc faire rupture : il y aura un « avant » et un « après » Soriano. La « vie d'avant » s'inscrit elle-même dans le prolongement d'une tradition plurilingue ancestrale dont Serge a reçu une portion en héritage : « Pour m'en tenir à ma propre histoire, je suis le portionnaire d'une tradition qui exigeait de connaître plusieurs langues. Au moins deux : la langue des mères, comme on disait chez nous, et l'hébreu, la langue du père, la *Vatersprache* ».

Nous allons voir comment ce plurilinguisme transmis dès l'enfance, au contact du père de Serge et des trois figures maternelles qui ont marqué son enfance, est constitutif d'une disposition spécifique : une disposition mondaine, orale, conversationnelle.

Le répertoire plurilingue du jeune Serge s'est organisé à partir de deux langues fondatrices : le roumain et l'hébreu. Ces deux langues ont constitué la base à partir de laquelle il s'est familiarisé avec trois autres langues : l'allemand (inculqué par la seconde épouse de son père, Gousta), le français (inculqué par la seconde gouvernante de Serge, figure bienveillante, Illiana, qui formulera une prophétie⁵) puis l'italien.

Le rapport qu'il entretient avec ces trois langues dans le contexte de sa vie de jeune Roumain cultivé est tour à tour sensuel, ludique, poétique et magique :

Parler devenait de la sorte plus vivifiant, tout ce qu'on exprimait plus neuf. On s'initiait à de nombreux jeux de langage pour débusquer les pièges des mots, égayer une existence triste par les fameux mots d'esprit. J'en vins à aimer le contact sensuel avec les phrases, les idiomes, qui éveillait en moi un sixième sens. (p. 535)

Le projet parental qui lui a été transmis, (être un homme plurilingue), est un projet d'ouverture sur d'autres langues, les deux langues premières fournissant la base de cette ouverture. Ce projet est bien compris par le jeune Serge qui jouit d'une capacité illimitée et toujours renouvelée à parler d'autres langues (le russe, l'allemand) par mimétisme, en étant simplement exposé à ces langues. Il sait s'adapter à ses interlocuteurs et établir de nombreuses passerelles entre ses langues et la leur. Il vit là

⁵ A ce propos, il note p. 96 : « quand j'obtins en 1961, le doctorat es lettres en Sorbonne qui représentait pour mon père l'Everest des universités, il m'écrivit une lettre fort émue. Il y reconnaissait que c'était bien elle [Illiana] qui l'avait conjuré de me faire poursuivre mes études, en lui assurant que je ferais un jour 'quelque chose de grand'. Cela l'avait incité à consentir des sacrifices financiers pendant si longtemps ».

ses plus belles années de locuteur « naïf », non spécialiste, n'exerçant pas consciemment une activité de réflexion sur la langue. « Si bien que je me surprenais à parler une langue, le russe ou l'allemand, sans l'avoir vraiment apprise, ni avoir vécu longtemps au milieu de gens qui la parlaient. Il me suffisait de l'entendre pour l'interpréter, d'être questionné pour répondre dans un idiome inconnu » (p. 535).

Dans ce contexte bessarabien où plusieurs langues se côtoient, il en vient à croire qu'il possède « une clé des langues, comme d'autres (possèdent) une clef des songes ». Lorsqu'il substituera à cette interprétation magique une explication plus rationnelle, il constatera que cette « clé des langues » est issue de sa langue maternelle : le roumain. Celle-ci lui fournissait en effet, l'outillage syntaxique et sémantique qui lui permettait de *transférer* les significations et la syntaxe roumaines vers les grammaires française, allemande et plus tard italienne, trois langues qui sont devenues selon ses propres termes, des « dialectes du roumain » c'est-à-dire, des variétés de sa langue maternelle.

En Roumanie, j'avais pour ainsi dire une langue maternelle et des pensées roumaines. Je savais les traduire en français ou en allemand, après avoir réfléchi pour trouver le mot juste et la structure grammaticale idoine. Néanmoins la signification et la construction des phrases restaient roumaines. Par une sorte de miracle, le français, l'allemand et plus tard l'italien devenaient des « dialectes » du roumain (p. 535).

L'usage de ses « dialectes » lui offre à la fois une sécurité (il possède la partition syntaxique et sémantique du roumain) et un espace de liberté et d'improvisation qui dans cette phase initiale, s'accorde bien avec son existence nomade :

Je réussissais à jouer avec toutes habilement mais distraitemment. Qui n'aime pas improviser dans une *language session*, comme les musiciens dans une jazz session ? (p. 535).

Arrêtons-nous sur ces deux adverbes « habilement » et « distraitemment » afin de les interpréter à l'aide d'une étude effectuée par Jürgen Trabant⁶, spécialiste de langues et littératures romanes, professeur à l'université libre de Berlin. En substance, J. Trabant, se réfère à ce que raconte Sperone Speroni en 1542, dans son *Dialogo delle lingue*. Ce dialogue est le meilleur résumé de la discussion qu'on appelle en Italie la *questione della lingua* dont les participants historiques les plus connus sont Trissino (le professeur), Bembo (le poète), Castiglione (le jeune courtisan élégant) et Machiavelli (l'étudiant). Ces quatre personnages représentent des usages socio-linguistiques typiques : le professeur écrit des livres d'érudition classique et enseigne, le poète écrit des poésies, le courtisan ne veut pas nécessairement écrire, il veut plutôt parler, faire la conversation avec d'autres jeunes gens élégants comme lui, et l'étudiant est un scientifique. C'est la position du jeune courtisan qui nous intéresse ici : celui-ci ne croit pas que la possession de la langue puisse être la chose la plus importante au monde et préfère le pouvoir politique, la *signoria del mondo*, à la maîtrise des langues, soient-elles latine, grecque ou toscane. Dans cet esprit-là, l'esprit de la vie active, le courtisan cherche une langue qui lui permette de communiquer avec les autres jeunes gens élégants : il veut faire la conversation avec des gens bien nés comme lui. Une telle langue n'existe pas encore en Italie à l'époque (ni en France, ni en Allemagne). La *lingua cortigiana* dont rêve le courtisan serait une *koinè* qui réunirait des mots de toutes les régions d'Italie. Et si nous recourons au texte de base de la théorie courtesane, au *Cortegiano* de Baldassar Castiglione⁷ cette langue peut aussi recevoir des mots étrangers et des innovations sémantiques. Elle veut être ouverte, justement pour être moderne et pour pouvoir parler des choses qui arrivent de toute l'Europe. Elle est donc explicitement non-puriste. C'est ici que Jürgen Trabant propose d'introduire le terme-clé qui caractérise le modèle courtisan, le terme génial introduit par Castiglione : *sprezzatura*. Les Français traduisent le terme par « nonchalance », les Allemands « Lässigkeit ». Selon Castiglione *sprezzatura* spécifie cette qualité qui définit le courtisan et qu'il doit montrer dans toutes ses activités : *grazia*, la grâce. C'est une qualité qui s'apprend même si elle doit paraître naturelle : une nature qui cache l'art. Linguistiquement le terme fait ce que doit faire la langue du courtisan : *sprezzatura* est une innovation sémantique⁸.

L'aisance avec laquelle Serge Moscovici s'approprie les langues européennes dominantes dans ces années-là semble pouvoir être située en relation avec l'héritage culturel italien décrit ici par Jürgen Trabant. D'ailleurs, Serge dispose dans son roman familial de deux figures de « courtisans » : « celle d'un aïeul qui, meunier de son état, serait devenu conseiller, sinon ministre de Cuza, prince de Moldavie et ensuite de Valachie, qui devinrent la Roumanie en 1859 » et celle de son grand-père qui « allait s'instruire à la cour (du rabbin hassidique) de Belz dont la renommée était grande en Europe de l'Est »⁹.

⁶ Jürgen Trabant, « La question de la langue : les enjeux actuels d'un vieux débat européen », dans Harald Weydt (Hrsg.): *Langue – Communication – Signification*. Approches en Linguistique Fonctionnelle. Frankfurt am Main etc., Peter Lang, 2002, pp. 13-27.

⁷ Castiglione, Baldassar (1528/1999): *Il Libro del Cortegiano* (a cura di Amedeo Quondam). Milano: Garzanti.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Serge Moscovici, *Chronique...*, p.20.

Mettre fin à la confusion des langues

Au début de son existence nomade, Serge continue à prendre plaisir à enrichir son répertoire plurilingue et à faire alterner les langues : « Un moment, tout cela me parut formidable, tant j'étais gourmand de mots et fier de ma clef des langues » (p. 536). Mais peu à peu le mouvement s'inverse et ce sera « le début du désarroi et de la dévastation ». La phase de complication qui s'amorce ici est caractérisée par la perturbation suivante : notre locuteur, compétent pour transférer les significations construites de sa langue maternelle vers ses autres langues est désormais pris d'assaut par celles-ci, au point où l'emprise de sa langue maternelle se relâche et où la frontière entre parler correct et incorrect se brouille jusque dans sa langue maternelle. Il ressent ce que la linguiste Marina Yaguello décrit en ces termes¹⁰ :

ce qui caractérise la grammaire interne que porte tout locuteur c'est [...] la variation et le flou. La langue est condamnée au flou. Est flou le contour même de la langue [...] ; est floue la frontière entre dialectes ; de même est floue la frontière entre ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, entre ce qui est grammatical et ce qui est agrammatical. (p. 79)

Serge Moscovici perd à ce moment-là la compétence qui caractérise tout locuteur natif, capable de se servir de son intuition pour formuler des jugements sur sa langue et se prononcer sur la grammaticalité d'un énoncé. C'est sur ce flou et cette perte, que s'installe durablement la « confusion des langues avec ses aspects ahurissants : j'entends du roumain et je traduis en allemand : on me questionne en italien, je réponds en français, et ainsi de suite » (p. 536). Divers événements sont déclenchés par cette perturbation : la perte de contact avec la grammaire roumaine externe, prescriptive se cumule avec l'absence totale de repère grammaticaux dans les autres langues utilisées par ses compagnons d'exil, notamment dans les camps de réfugiés :

Dans les camps, on n'espérait guère se faire remettre sur le droit chemin, car, sur le plan du langage, c'étaient de petites cours des miracles. On y côtoyait des édentés phonétiques, des bègues grammaticaux, des éclopés lexicaux et des borges sémantiques. (p. 536)

Le vacillement de sa grammaire roumaine interne laisse la porte ouverte à l'envahissement par les idiomes non stabilisés des autres : « Les phrases en deux ou trois idiomes étaient monnaie courante [...]. C'est ça qui est extraordinaire : connaître plusieurs langues, et n'en posséder aucune » (p. 537). La dernière caractéristique de cette « phase d'actions » réside dans la rupture du lien sensuel, affectif, émotionnel avec la vie et l'enfance roumaines :

Les mots ont tendance à se distancer des choses, leur couleur refroidit, leur musique se perd. Il faut une dose d'aveuglement pour préserver la fiction qu'ils ont le même sens, correspondent à la même expérience qu'avant, communiquent les mille et un incidents de la vie quotidienne. En réalité, c'est l'image des choses que l'on a connues qui se trouble, la tonalité des sentiments se perd, l'intensité des réactions diminue, suscitant des obstacles insurmontables pour l'entendement. Comment parler à quelqu'un des ours danseurs conduits par les gitans, ou des tavernes enguirlandées à la périphérie de Bucarest, si la sensibilité aux mots s'est émoussée, leur ôtant toute saveur ? Si soi-même on oscille entre plusieurs vocables allemands ou italiens pour les décrire ? On hésite, on cherche des mots pour désigner ses impressions, comme un vieillard qui perd la mémoire au moment de les dire. Au fur et à mesure que je communiquais dans d'autres langues, j'utilisais de plus en plus de mots que je ne sentais pas, et formais au petit bonheur des phrases que je ne maîtrisais pas. Je parlais à contretemps, ou m'exprimais à contre-empreinte d'une langue à l'autre. Jusqu'à devenir indifférent à la confusion. Qu'importe en effet de savoir dans quelle langue je me fais mal comprendre de ceux que je rencontre ? (p. 536)

L'éloignement tant physique que psychique par rapport à la Roumanie a eu raison de la mémoire. Mais le fait d'« oublier sa langue » est interprété comme le symptôme d'un mal plus profond : la perte de l'ancrage symbolique, fondateur de l'humanité en l'homme. D'où l'inquiétude de Serge lorsqu'il commence à ressentir une forme d'insécurité linguistique (il se sent exclu du bien parler, c'est-à-dire de la norme du parler standard et soutenu, en roumain) et par extension, exclu du bien parler dans les autres langues. Inquiétude car, pour lui, l'exclusion à l'égard de la norme est due à la perte du sol, de l'ancrage territorial, du lieu commun. Dans un *no man's land*, on devient vite un homme sans langue ; *heimatlos*, l'on se découvre bientôt *sprachlos*. Perte de la norme, perte du sol, perte de la langue personnelle dans laquelle exprimer sa « singularité » et maîtriser sa pensée sont donc étroitement liés.

Mais les symptômes de la maladie nommée « névrose de Babel » seront surtout sensibles lorsqu'il va de nouveau être question d'écrire :

¹⁰ Marina Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Seuil, 1988, p. 79

J'ai commencé à observer de tels symptômes en moi dès Nonantola, surtout quand j'écrivais. Des phrases et des fragments de pensées en plusieurs langues faisaient irruption dans mon esprit, puis dans le texte. Les mots pour les traduire en roumain ne venaient pas, ou se présentaient à contretemps quand je tentais d'exprimer une autre idée. Ecrire devint à la fois plus difficile et plus incertain, et malgré toutes mes précautions, un vocabulaire parasite s'y glissait, changeant en brouillon ce que j'aurais voulu être un texte. Était-ce étonnant ? Après tout, parler, écrire, n'est pas un acte volontaire. Et lorsque deux ou trois idiomes se croisent en permanence, il est inévitable qu'ils sèment la pagaille dans l'esprit. (p.537).

Errant depuis la fin de la guerre dans une Europe divisée en deux, baragouinant les idiomes agrammaticaux des autres réfugiés de Soriano, Serge découvre que sa parole aussi bien que son écriture (situées, de ce point de vue, sur le même plan) sont envahies par les idiolectes de ses pairs. Il comprend que ceci a été rendu possible parce que lui-même ne dispose plus d'un système de références associées à un territoire linguistique et culturel. Ayant perdu la sensualité aux choses, aux traces, à l'empreinte affective des mots, il erre d'un idiome à un autre et traduit des termes réduits à leur seul usage dans sa communication avec d'autres sans-terre.

Vers une résolution de la tension

Aussi ne vis-je pas d'autre moyen de guérir la crise intérieure que de cesser le va-et-vient d'une langue à l'autre, à commencer par le roumain que j'employais encore en conversant avec moi-même ou avec mon ami. Et de choisir pour langue provisoire l'italien, dans la mesure du possible. A Paris, j'ai persévéré dans cette résolution en ne parlant plus que le français, même avec mes nouveaux amis d'origine roumaine, Chiva et Paul Celan, et bien sûr avec Isou quand nous nous sommes retrouvés. . (p.538)

Les trois remèdes auto-prescrits sont : cesser le va-et-vient d'une langue à l'autre ; choisir pour langue provisoire l'italien ; persévérer dans cette résolution. Une initiative majeure, prise avec l'espoir de faire cesser l'emprise de ce qu'il nomme (en référence à Wittgenstein) « le langage exilique ».

Au terme de l'étude de cette séquence narrative, nous en arrivons à la phase de « morale » ou d'explicitation du sens de ce texte. Celle-ci repose sur le fait que le rapport personnel qu'entretient l'auteur avec le langage a radicalement évolué. Pendant les trois ans qui ont précédé l'épisode relaté, le jeune Serge a parcouru les camps de réfugiés à travers l'Europe puis, exilé lui-même en Italie, il a été l'intermédiaire et le traducteur entre des locuteurs, porteurs de fragments éclatés de langues et de cultures dans les camps de réfugiés.

C'est dans ce contexte qu'il voit se réaliser la prédiction divine : « descendons et déconcertons leur langue jusqu'à ce que chacun soit un écervelé pour son ami »¹¹ (références en note). Afin de déjouer cette malédiction, il se « concocte » la « petite théorie » suivante : « chacun doit parler la langue du pays qu'il habite ». En latin, langue morte, langue des Anciens, cette « loi du normal » se dit ainsi : « *cujus regio, hujus sermo* ». Les réfugiés ne peuvent obéir à cette loi, ils sont hors la loi qu'ils « transgressent en fabriquant, au fur et à mesure de leurs déplacements, par le mélange de plusieurs langues – baragouin allemand, baragouin Italien, baragouin français et le reste- leur Babel personnel ». La seule issue pour celui qui prétend exister en tant que sujet d'un langage normé et non plus en tant qu'agent soumis aux caprices du déracinement est de décider de ne plus parler que la langue du territoire où il habitera désormais. Ceci implique donc de ne plus vivre comme un réfugié et de s'installer à la fois dans un lieu, dans une communauté linguistique et dans une langue. Cette décision doit permettre à Serge Moscovici de retrouver une cohérence entre lui et ses contemporains et d'investir pleinement, en homme de science plurilingue, l'institution du langage. C'est en tout cas le nouvel équilibre (caractéristique de la « phase de situation finale ») que vise à instaurer la décision citée ci-dessus.

Serge Moscovici, écrivain babélien ?

Dans ce texte, les termes exprimés en latin, anglais, allemand, italien et traduits de ces langues vers le français témoignent du renversement qui s'est opéré dans le répertoire plurilingue de l'auteur qui a fait du français la langue de base à laquelle des vocables étrangers viennent apporter l'écho d'une enfance où le jeune Serge créait des jeux de langage avec les mots étrangers pour « égayer une existence triste », mais aussi parce qu'ainsi « tout ce qu'on exprimait devenait plus neuf » (p. 535). Ainsi nous invite-t-il au voyage dans la culture profondément plurilingue et pluriculturelle qu'il s'est forgée au fil de son errance, au cours de ses *années égarées*.

Cette errance se termine avec l'annonce divine : « descendons et déconcertons leur langue jusqu'à ce que chacun soit un écervelé pour son ami » qui résonne dans le texte étudié, comme un avertissement. Si dans sa jeunesse, un plurilinguisme dominé par la langue roumaine a permis à Serge Moscovici de

¹¹ Traduction proposée par Serge Moscovici, p. 535.

vivre sa vie et de survivre dans le contexte de la seconde guerre mondiale, il lui faut désormais accomplir la prophétie qu'Illiana avait énoncée¹² : « faire de grandes choses », créer un nouveau monde par la lecture, l'écriture, la recherche, ailleurs que dans son pays d'origine, créer sa place dans la production scientifique internationale en sciences humaines, depuis Paris. Or, pour réussir dans cette ouverture, la position d'intellectuel exilé de sa langue maternelle ne convient pas à Serge Moscovici et la métaphore de Babel nous permet d'en comprendre les raisons. L'inquiétude du personnage et sa souffrance psychique sont dues à une crise du lien symbolique : il ne se sent plus relié ni à lui-même ni à l'autre *via* la langue roumaine. Cette crise est générée par deux types de facteurs. Tout d'abord, des facteurs internes : Serge Moscovici a perdu la mémoire sensorielle et grammaticale de sa langue maternelle et ressent une grande insécurité linguistique dans celle-ci. Mais cette crise est également liée à des facteurs externes : la dominance d'un langage exilique, éloigné de toute norme, parmi les exilés. Dans ce contexte, le renoncement psychique à l'usage de la langue maternelle dans sa relation avec lui-même, avec ses compatriotes roumains exilés comme lui et avec les autres langues de son répertoire signifie la volonté de Serge Moscovici de changer de « peau » : il ne s'identifie plus à ce rôle d'intermédiaire, créant des passerelles entre les idiolectes des exilés et les fragments éclatés de leurs mondes respectifs. Il aspire à s'ancrer symboliquement dans la langue du pays où il habitera désormais non pas pour s'enfermer dans cette langue et ce pays, mais au contraire pour rayonner à partir de ces derniers.

Au-delà de la personne singulière qu'est Serge Moscovici, la crise du langage et du sens analysée autour de cet « objet » complexe qu'est Babel est révélatrice du « malaise dans la civilisation » qui marque le XXe siècle. Dans son œuvre, Serge Moscovici¹³ n'a cessé d'explorer, les liens, ruptures, contradictions entre les hommes, les groupes et l'humanité, comme en attestent les titres de ses ouvrages : *Hommes domestiques et hommes sauvages* (UGE, 1974 - Christian Bourgois, 1979) ; *Psychologie des minorités actives* (PUF, 1979/1996) ; *L'âge des foules : un traité historique de psychologie des masses* (Fayard, 1981 - Complexe, 1991) ; *La machine à faire des dieux : sociologie et psychologie* (Fayard, 1988) ; *Dissensions et consensus. Une théorie générale des décisions collectives* (PUF, 1992).

Dans l'extrait étudié, le désir d'ancrage linguistique de l'auteur prend le pas sur le nomadisme physique du « premier » Serge. A partir de là, cette dimension nomade à l'écoute de la diversité du monde se déplacera vers la science humaine investie par le chercheur qui écrira son œuvre de psychologie sociale en français, fondant (avec d'autres) une science dans laquelle la diversité des terrains et des objets de recherche interdit une territorialisation disciplinaire trop établie. C'est en tout cas ce qu'indique la carrière internationale aussi bien que la préoccupation croissante manifestée depuis 2000 par Serge Moscovici pour l'écologie planétaire¹⁴.

¹² Voir ci-dessus note 5.

¹³ Actuellement Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale à la Maison des sciences de l'homme, Paris)

¹⁴ Je remercie Serge Moscovici d'avoir relu et commenté ce texte avant sa publication, durant l'été 2005.